

Amélie de Beauharnais, impératrice du Brésil.

par Marg. PARANHOS da SILVA.

Lorsque, le 31 juillet 1812, naquit à Rome la petite princesse Amélie de Beauharnais-Wittelsbach, les astres ne devaient pas être favorables car sa destinée comporta une large part de souffrance et d'amertume.

Son père, Eugène de Beauharnais, avait épousé en 1806 la fille de Maximilien Ier, roi de Bavière, dont Napoléon devait dire qu'elle était "la femme la plus belle et la plus vertueuse de son temps". Vice-roi d'Italie à 24 ans, héros de la campagne de Russie, doué d'un grand bon sens et d'exceptionnelles qualités de courage et de bravoure, Eugène de Beauharnais vit, avec la chute de Napoléon, se démanteler le royaume qu'il avait entièrement réorganisé. Il se retira à la cour du roi de Bavière, son beau-père, qui le fit duc de Leuchtenberg.

La petite Amélie, trop jeune encore, ne réalisa pas ce que représentait pour ses parents la fin de la grande et rapide aventure napoléonienne; elle n'avait que onze ans lorsque son père mourut, enlevé à 44 ans par une attaque d'apoplexie. Sa grand'mère Joséphine de Beauharnais lui légua son tempérament ardent et tendre, affectueux et dominateur. De son grand-père paternel, elle tint la générosité, la sagesse et la libéralité, qualités que le vicomte de Beauharnais "réunissait à un degré admirable". De son père, elle hérita le bon sens, le caractère droit et surtout l'indomptable courage qui devait lui permettre, à 17 ans, de s'embarquer pour un pays inconnu afin de partager la couronne d'un prince turbulent dont la réputation n'était pas des meilleures. Sa subtilité et sa dignité rappelaient Maximilien Ier, son grand-père maternel. Enfin, de sa mère, elle reçut une exceptionnelle beauté et un immense pouvoir d'attraction personnelle.

Elle avait à peine dépassé sa seizième année lorsque les convenances dynastiques et la renommée de sa beauté la firent l'objet des négociations des représentants de Dom Pedro Ier, empereur du Brésil, veuf de Léopoldine de Habsbourg, dont les nouvelles prétentions matrimoniales avaient déjà été repoussées par plusieurs familles régnantes. Elles se heurtaient en effet à la sourde opposition de Metternich que plusieurs raisons politiques poussaient à empêcher le remariage de l'ex-gendre de François Ier. En premier lieu, si de la seconde union naissaient des fils, ils auraient droit à la succession des trônes de Portugal et du Brésil, après le petit prince D. Pedro de Alcântara, unique enfant mâle de Léopoldine, qui n'avait que trois ans et dont on ne pouvait augurer de l'avenir. Un autre motif, aussi fort, avait surtout impressionné les cours d'Europe: Dom Pedro Ier s'était révélé un souverain libéral; non seulement il avait octroyé à son pays une charte constitutionnelle mais il avait érigé en raisons d'Etat les dogmes de la Révolution française. D'autre part, les aventures amoureuses du jeune souverain - que les journaux européens, sous l'action de Metternich, ne se privaient pas de commenter - ne laissaient pas d'inquiéter les jeunes princesses à marier.

Découragé, le représentant de Dom Pedro, le marquis de Barbacena, "suspectant une entente pour qu'il n'ait plus de fils", lui conseillait de suspendre les démarches pour quelque temps lorsqu'un diplomate brésilien, résidant à Paris, pensa aux filles d'Eugène de Beauharnais et consulta la soeur de ce dernier, la reine Hortense, qui vivait en Italie sous le titre de duchesse de Saint-Leu. Le choix porta sur la plus jeune des trois soeurs, Amélie de Leuchtenberg, qui remplissait, à tous les titres, les conditions imposées. De plus, les négociations pouvaient être menées à l'insu de Metternich, la famille de la princesse étant, par tradition, ennemie de l'empereur d'Autriche.

La jeune fille demanda quelques jours de réflexion. Cette adolescente de 17 ans, troublée par la perspective de ceindre une couronne impériale mais hésitant à l'idée de confier sa vie à un prince dont la réputation n'était pas très flatteuse, examina et soupesa la proposition avec sérénité et sagesse. Après quatre jours, elle décida de l'accepter. A une condition: que Dom Pedro restitue ou fasse restituer à son frère le titre qui appartenait à son père.

Le marquis de Barbacena se trouvait alors à Londres, auprès de la jeune reine de Portugal, Maria da Glória, fille aînée de Dom Pedro Ier, confiée à ses soins. En 1826, l'empereur du Brésil était devenu l'héritier du trône de Portugal et il avait abdicqué en faveur de sa fille, mais celle-ci, en route pour le Portugal, avait dû se réfugier en Angleterre, son oncle Dom Miguel s'étant entre temps emparé de la couronne. Le marquis ne pouvant s'absenter de Londres, il fut convenu que la duchesse de Leuchtenberg enverrait son plénipotentiaire en Angleterre. Dès son arrivée, le 30 mai 1829, à Canterbury près de Londres, fut signé le contrat nuptial. Lorsque la nouvelle fut connue, les intrigues redoublèrent et Metternich mit tout en oeuvre, en vain, pour rompre les fiançailles.

Quand Dom Pedro reçut le portrait de la jeune et jolie princesse, il fut ravi. Le visage d'un doux ovale, la bouche petite, les beaux yeux bleus, légèrement en amande, qui semblaient déjà le regarder avec tendresse, tout l'enchantait. A tel point que, semblait-il, le jeune monarque changea de vie dès sa réception. Il renvoya notamment la marquise de Santos dont il subissait l'influence depuis sept ans, il "ne dort plus hors de sa maison et fit ses visites toujours accompagné".

Le mariage fut célébré le 2 août 1829, à Munich, par procuration. Bien que l'empereur ait ordonné que rien ne soit épargné pour le faste de la cérémonie, la princesse avait demandé que le mariage soit réalisé avec simplicité et que ce qui aurait été dépensé en fêtes et en luxe éphémère soit distribué à des fiancées pauvres. Le marquis de Barbacena, comptant largement ce qu'aurait coûté une fête grandiose, en consacra le montant à une fondation qui devait doter, le 2 août de chaque année, deux jeunes filles choisies par le chef de la famille de Leuchtenberg.

Le jour suivant, la jeune impératrice et sa suite quittait Munich. Son frère aîné, Auguste de Leuchtenberg, l'accompagnait, invité par Dom Pedro à se rendre au Brésil où il recevrait le titre

d'altesse impériale. Le cortège passa par Augsbourg où l'attendait la reine Hortense, venue d'Arenenberg, qui l'accompagna jusqu'à Ulm. Puis ce fut Ostende, Portsmouth, et l'embarquement à bord de trois frégates brésiliennes, "l'Impératrice", "l'Isabelle" et la "Marie-Isabelle". Quelques heures plus tard, Dona Amélia accueillait sa jeune belle-fille, Maria da Glória, reine-enfant de onze ans, qu'elle devait ramener avec elle au Brésil.

Le 30 août, les frégates levaient l'ancre et la nouvelle impératrice commençait la longue traversée de l'Atlantique, au cours de laquelle, pendant un mois et demi, elle pourrait rêver de celui à qui elle avait uni son destin. Comme toutes les jeunes filles, elle avait nourri un rêve au plus profond d'elle-même. Que serait cet époux, dont chaque jour la rapprochait, et qu'elle connaissait seulement par la miniature cerclée de diamants qu'il lui avait envoyée ? Avec l'ardeur de ses 17 ans, elle se sentait fortement attirée par ce prince altier, au port martial, à l'oeil pénétrant, dans toute la splendeur de ses 31 ans. Mais que lui réservait le destin ? Et comment serait ce pays si lointain, dont on lui avait conté tant de merveilles ?

Ce pays était en fête. Le peuple brésilien attendait dans l'enthousiasme la venue de sa nouvelle et gentille souveraine. Les poètes chantaient en vers leurs espérances et louaient les charmes de la princesse. On apprit à Rio de Janeiro que sa couleur préférée était le rose et, en peu de temps, il n'y eut plus dans les boutiques le moindre morceau d'étoffe ou le plus petit bout de ruban de cette teinte. L'allégresse était générale et les soucis de l'heure étaient oubliés dans la joie des préparatifs de la réception qui devait être grandiose.

A bord, l'impératrice prenait des leçons de portugais et son accent amusait fort Maria da Glória qui s'était prise d'emblée d'une grande affection pour sa jeune belle-mère. La vie en mer les avait beaucoup rapprochées et Dona Amélia donnait déjà toute sa tendresse à cette petite fille qui, oubliant sa haute position, jouait comme un enfant, heureuse de revoir bientôt son père qu'elle adorait. Le prince Auguste était charmé par cette petite reine qui savait déjà si bien, quand il le fallait, soutenir avec aisance la dignité d'une femme faite pour régner.

Le 14 octobre 1829, les frégates doublèrent le Cabo Frio et entrèrent bientôt dans la Baie de Guanabara. Le jour de l'arrivée, quand l'impératrice quitta sa cabine, dans une robe de gaze toute piquée de petites roses entr'ouvertes, elle était éblouissante. Sur le pont, attendant la barque qui devait amener l'empereur, elle ne pouvait détacher ses yeux de l'endroit où il allait apparaître. Elle maudissait l'étiquette qui l'empêchait de se précipiter à la rambarde, comme les autres, pour le voir plus tôt. Mais quand Dom Pedro, en deux sauts, gagna le pont, elle trembla de joie. C'était bien là le prince que son coeur attendait... Le premier instant d'émotion passé, encore frémissante, elle fit à son impérial époux sa plus gracieuse révérence. Dom Pedro, ébloui, ému et troublé à l'extrême, perdit presque les sentiments en lui baisant respectueusement la main.

Ils formaient un couple parfait: Dom Pedro, brun, grand, bien découplé, Dona Amélia plus petite, mince et blonde, irradiante de santé et de jeunesse. Dès le premier instant, leurs deux coeurs se rejoignirent. Plus jamais, l'impénitent Don Juan qu'avait été l'empereur ne ferait parler de lui. Avec l'adorable jeune fille qu'on lui avait choisie comme seconde épouse, il devait se montrer totalement différent de l'homme qu'il avait été avec la malheureuse Léopoldine de Habsbourg.

Le protocole empêchait l'empereur de demeurer à bord, mais il était nuit noire quand il se décida à retourner à terre. Le lendemain, 17 octobre, en grand uniforme, il revenait chercher l'impératrice que toute la population attendait, massée sur les quais. Follement acclamée, la nouvelle souveraine conquit d'emblée tous les coeurs par son doux sourire et sa radieuse beauté. Toute la cour était là, en grand apparat, formant un ensemble d'un faste incomparable, où, parmi les uniformes de gala, les brocarts et les dentelles, dominait le rose, sa couleur préférée. Bien qu'accoutumée aux fêtes somptueuses des cours européennes, elle s'émerveilla devant la splendide réception que lui firent les Brésiliens. Au milieu du peuple enthousiasmé, le cortège se forma et gagna lentement la chapelle impériale où l'archevêque de Rio devait donner la bénédiction nuptiale au nouveau couple.

A travers une ville toute fleurie et décorée, où les arcs de triomphe célébraient leurs louanges, les souverains se rendirent ensuite au palais où eut lieu le premier contact de Dona Amélia avec les trois plus jeunes filles de son époux et avec le petit prince héritier. Dès le premier instant, le coeur de la douce et fragile princesse, encore presque une enfant elle-même, déborda d'affection pour ces petits qui avaient si tôt perdu leur mère.

Le jour du mariage, Dom Pedro remit à sa jeune épouse un somptueux bijou clouté de diamants, la grand'croix de l'Ordre de la Rose qu'il venait de créer, rappelant la fleur préférée de son inspiratrice, délicat hommage à la délicieuse princesse qui lui avait pris le coeur.

Lorsque les fêtes et les réjouissances furent passées, l'atmosphère bourgeoise du palais de São Cristovão étonna l'aristocratique princesse de Leuchtenberg. Habituee aux cours européennes où le cérémonial était sévère, le laisser-aller régnant au palais impérial de Rio l'impressionna vivement. Avec sa personnalité bien marquée, elle imposa vite, avec habileté, une étiquette plus stricte; en outre, elle fit adopter le français comme langue officielle. Elle se montra une véritable mère pour les enfants de son mari, son coeur tendre et aimant leur voua une immense affection qu'ils payèrent de retour, l'appelant leur "douce maman".

La situation politique du pays n'était pas brillante. Dom Pedro Ier se voyait obligé de lutter contre une impopularité croissante, à côté de mille difficultés d'ordre politique et financier. D'autre part, il était profondément tourmenté par les événements de Portugal. Dona Amélia, épouse idéale et mère parfaite, voulut aussi remplir son rôle de reine. Arrivée au Brésil alors que le

prestige de l'empereur déclinait déjà d'une manière alarmante, elle sut, par ses conseils de modération, tempérer l'impétuosité native de son époux et il n'est pas exagéré de dire qu'elle fut, pour quelque temps, le soutien du trône brésilien. Beaucoup d'événements agitèrent le règne de Dom Pedro Ier. La guerre d'indépendance avait fortement préoccupé les esprits et le prestige des Portugais qui n'avaient pu s'adapter au nouvel état de choses était toujours grand; il fallait combattre les rebellions et l'anarchie découlant de la diversité ou de l'antagonisme des opinions.

L'impératrice, guidée par le marquis de Barbacena, réussit à faire exiler deux confidents de l'empereur, intrigants et mauvais conseillers, et à convaincre Dom Pedro de former un ministère composé seulement de Brésiliens natifs. Cette mesure apaisa pour un temps les esprits. Mais la nouvelle de la chute de Charles X qui, en trois jours à peine, avait été destitué par le peuple de Paris, fut accueillie au Brésil, en décembre 1830, avec enthousiasme. En outre, Dom Pedro, après une violente altercation, renvoya le marquis de Barbacena qui s'était montré jusque là le meilleur ami du couple impérial et qui devint ainsi, malgré tous les efforts de Dona Amélia, le plus dangereux de ses ennemis. Malgré le calme apparent, le mécontentement allait grandissant et l'opposition se concentrait contre Dom Pedro dont le principal défaut était d'être né portugais.

La situation empira rapidement. Le 7 avril 1831, l'empereur, ne voulant pas recourir à la force pour réprimer le soulèvement du peuple, se résolut à abdiquer en faveur de son fils, D. Pedro de Alcântara, alors âgé d'un peu plus de cinq ans.

Le couple impérial décida de quitter le palais la même nuit et demanda asile au navire anglais "Warspite" ancré dans le port. Pendant que les servantes couraient de tous côtés, l'impératrice en larmes écrivit une longue lettre d'adieu au petit empereur, poème d'amour et de tendresse où la douleur et l'indignation qu'elle ressentait devant l'ingratitude du peuple brésilien laissaient la place à la souffrance qu'elle éprouvait à la pensée d'abandonner le petit prince blond dont l'enfance allait, privée de tendresse, étouffer sous le poids d'une couronne impériale.

Après avoir embrassé une dernière fois les quatre enfants qui dormaient, inconscients du drame qui se déroulait, les souverains embarquèrent, emmenant avec eux la petite reine de Portugal, Maria da Glória. De loin, ils entendaient la multitude acclamant Dom Pedro II comme elle avait acclamé, si peu de temps auparavant, celui qui lui avait donné la liberté, qu'elle avait sacré "Défenseur Perpétuel du Brésil", et qu'elle bannissait maintenant comme indésirable. Le "Warspite" ne devant pas lever l'ancre avant un mois, les souverains passèrent à bord du "Volage" qui resta encore une semaine en rade. Dona Amélia, prostrée dans une apathie profonde, les yeux fixés au loin, se souvenait du jour, encore si proche, de son arrivée. Il y avait à peine un an et demi que, le coeur débordant de joie, elle avait été reçue avec des sourires et des fleurs. Arrivée jeune fille pleine d'illusions, elle repartait, à 19 ans, femme faite, emplie d'amertume et de chagrin. Derrière

l'animation que Dom Pedro feignait d'apporter aux préparatifs du voyage, elle percevait un coeur profondément blessé. Le 13 avril, à l'aube d'une journée radieuse, ils virent à travers leurs yeux pleins de larmes disparaître peu à peu la terre aimée.

Ils arrivèrent le 1er juin à Cherbourg, après une traversée pénible, surtout pour l'impératrice qui était enceinte de plusieurs mois. A Londres, où Dom Pedro prit le titre de duc de Bragance, ils durent se préoccuper de leur situation financière. En Europe les attendait une existence pleine de difficultés et d'angoisse. Depuis longtemps, Dom Pedro vivait dans l'espoir de régler ses comptes avec son frère qui avait usurpé le trône de sa fille. Devant l'accueil plutôt froid réservé par la cour de Saint-James à la cause de la petite reine, et la vie en Angleterre se révélant trop onéreuse malgré des restrictions sévères, l'ex-couple impérial partit pour la France où le roi Louis-Philippe, comme chef libéral, les reçut chaleureusement. Le peuple français, toujours sentimental, acclama en Dom Pedro le père qui, ayant abdiqué en faveur de son fils, parcourait maintenant le monde pour conquérir un appui en faveur de sa fille.

Dona Amélia, heureuse de revoir la France, attendit la naissance de son premier enfant dans une atmosphère à la fois de joie et d'angoisse, Dom Pedro lui ayant promis de ne pas partir à la conquête du trône portugais avant l'événement. Ce fut le 1er décembre 1831 que naquit une petite princesse, Maria-Amélia, dont les souverains français furent les parrains. Et peu de temps après, en janvier, commença pour la jeune mère la longue période pendant laquelle son inflexible et impavide époux allait reconquérir péniblement le trône de Portugal.

Le duc de Bragance avait réussi, avec l'aide des banquiers de la City, à armer quelques navires de guerre qui l'attendaient à Belle-Isle. Courageux et décidé, il partit pour les Açores, à la tête de 7500 hommes, pleins de confiance dans un chef qui les galvanisait à la manière napoléonienne. Ils allaient s'opposer aux 80.000 hommes de Dom Miguel, bien armés et mieux équipés. Le début de la campagne fut heureux: après un débarquement audacieux, la petite armée entra triomphalement le 9 juillet 1832 dans la ville de Porto.

Pendant ce temps, Dona Amélia, restée à Paris, s'occupait de sa fille et de l'éducation de Maria da Glória. Elle n'oubliait pas les enfants laissés au Brésil et leur envoyait des nouvelles de leur père chaque fois qu'elle le pouvait, accompagnant ses lettres de petits présents. Elle suivait leur vie de loin et s'efforçait de les conseiller dans tout ce qui ne concernait pas les affaires publiques. En janvier 1833, elle eut le chagrin d'apprendre la mort d'une des filles, la jeune Paula, qu'elle avait tendrement soignée.

Cependant la situation s'aggravait pour le duc de Bragance, encerclé à Porto, où sa contagieuse bravoure incitait ses hommes à un stoïcisme héroïque, malgré la famine et le découragement. Tout ravitaillement par mer empêché par un hiver rigoureux qui fermait

la barre, Dom Pedro avait un urgent besoin de secours. Les angoisses du siège réveillèrent dans la jeune ex-impératrice les impulsions de l'atavisme paternel, l'intrépidité et l'énergie du compagnon de Ney à la bataille de la Moskowa. Bien qu'elle eut adopté le principe prudent de "ne pas s'immiscer dans les affaires politiques" elle ne pouvait rester inactive devant le péril qui menaçait le duc de Bragance et ses troupes. Le manque d'argent empêchait la réalisation de tout projet et elle chercha avec une inébranlable constance, servie par une intelligence subtile, à obtenir l'aide de la France et de l'Angleterre. Par ses démarches incessantes, menées avec un tact et une diplomatie dignes d'éloges, elle lutta de toutes ses forces pour trouver argent, soldats, munitions, chevaux, provisions.

Avec l'arrivée du printemps, la situation s'améliora à Porto. Dès que la barre fut ouverte, Dom Pedro réussit à faire entrer dans la ville les secours obtenus par Dona Amélia. Reprenant courage, la petite armée tenta un nouveau coup d'audace, que la chance accompagna. Le 24 juin 1833, elle débarquait en Algarve et, le duc de Bragance en tête, prenait le chemin de Lisbonne où elle entra en triomphe le 24 juillet. Reçu avec une joie délirante et acclamé par le peuple de Portugal comme le chef légitime de son destin, le premier message de Dom Pedro fut pour la fille d'Eugène de Beauharnais qui pouvait s'enorgueillir d'avoir été parmi les plus efficaces artisans de sa victoire.

Accompagnée de Maria da Glória, la duchesse de Bragance s'embarqua au Havre en septembre. La fin de son séjour en France fut marqué par une certaine froideur de la part de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, due au fait que Dom Pedro avait refusé la main de la reine de Portugal à leur fils, le duc de Nemours. A leur passage en Angleterre, le roi Guillaume IV reçut magnifiquement les deux jeunes femmes; au château de Windsor, où elles logeaient, des hommages exceptionnels leur furent rendus. A leur départ, une escorte d'honneur encadrait le navire qui les emmenait vers le Portugal.

Le 22 septembre 1833, c'était l'entrée dans le Tage. Le fleuve était couvert d'embarcations fleuries. La journée était resplendissante. Quand les batteries de la côte annoncèrent l'approche du navire, Dom Pedro s'élança dans la barque qui devait l'amener auprès des deux êtres qu'il chérissait et dont il était séparé depuis dix-huit mois. La jeune Maria da Glória, avec ses quinze ans presque accomplis, était devenue une gracieuse jeune fille, racée et élégante, au port altier, au teint blanc et délicat. La duchesse de Bragance, radieuse, partagea les jours de gloire qui suivirent, durant lesquels son mari, redevenu Pedro IV de Portugal, recevait au côté de la jeune reine les hommages d'un peuple délirant de joie.

Il semblait que le jour était enfin venu où cette jeune femme de 21 ans pourrait jouir d'une vie calme, au sein d'un foyer heureux. Mais le destin veillait et cette période de joie devait être bien courte. La santé de Dom Pedro était complètement ruinée par les efforts demandés par l'ardue et inégale campagne de reconquête. Les yeux perspicaces de l'épouse avaient perçu en lui un changement subtil, un brillant suspect dans son regard, une animation fébrile qui l'inquiétaient. Absorbé par sa tâche de régent et constamment

obligé de parcourir le royaume pour affermir la paix, il refusait de s'arrêter, de consulter les médecins. Le 26 mai 1834, ce fut finalement la capitulation de D. Miguel. Dom Pedro IV, admirant en soldat le courage des vaincus, décréta une amnistie générale et, en homme de cœur, accorda une pension généreuse à son frère.

Il ne pouvait imaginer que son geste de clémence déchaînerait contre lui la colère populaire. Les Portugais ne comprirent pas sa magnanimité et marquèrent leur désapprobation au cours de manifestations, dont la plus violente eut lieu au théâtre S. Carlos de Lisbonne. Devant les clameurs de haine qui l'accueillaient, Dom Pedro, violemment ému, fut pris d'une quinte de toux convulsive. Portant un mouchoir à sa bouche, il le retira rouge de sang. Le tapage cessa comme par enchantement. Vacillant mais serein, le duc de Bragance ordonna d'une voix rauque à l'orchestre de commencer le spectacle. Dona Amélia avait assisté, terrifiée, à la scène impressionnante. Elle comprit immédiatement les signes de la terrible maladie et l'extension du mal. Déchirée par une peine atroce, elle sentit l'envahir une profonde amertume devant la douleur de son mari qui disait à mi-voix: "Et voilà ma récompense !" Sans doute, le rêve de l'empereur avait-il été réalisé: des deux côtés de l'Atlantique ses enfants régnaient sur deux pays qu'il avait lui-même libérés et dotés de chartes constitutionnelles. Mais pour elle, il n'en restait pas moins que Dom Pedro II et Dona Maria II n'avaient accédé au trône qu'au prix de la vie de son époux.

Le couple se retira au château de Queluz, non loin de Lisbonne, où la douceur du climat améliora pour quelque temps la santé du duc de Bragance. Là, entre son mari et sa fille, Dona Amélia connut pour la première fois les douceurs du foyer. Dom Pedro prenait part avec plaisir aux réunions familiales qu'elle organisait mais il aimait surtout à rester des heures à rêver, les yeux mi-clos, l'écoutant jouer au piano ses airs préférés. Amaigri, le front souvent baigné d'une sueur glacée, ce n'était plus le prince-chevalier de 1829. Si la maladie avait miné son corps, l'ingratitude de ses sujets, brésiliens et portugais, avait miné son âme. A la fin de l'été, il demanda que soit proclamée la majorité de la reine et, le 20 septembre, Maria da Glória prêta serment de souveraine. Quatre jours après, le 24 septembre 1834, Dom Pedro Ier du Brésil, Dom Pedro IV de Portugal, expirait à 36 ans, montrant jusqu'à ses derniers instants ce courage intrépide qui avait été une de ses qualités maîtresses.

Il laissait une veuve de 22 ans, passionnément amoureuse, qu'il avait nommée exécutrice testamentaire, lui confiant ses enfants, légitimes et illégitimes. Profondément enfoncée dans sa douleur, Dona Amélia fit ce jour-là un vœu solennel qu'elle devait tenir jusqu'à sa mort: "De loin comme de près, je ne penserai et ne m'occuperai plus que de mes enfants, demandant à Dieu de veiller sur eux".

La jeune reine de Portugal, Dona Maria II, surmontant son chagrin, prit les rênes du gouvernement mais elle se rendait fort bien compte que ses seize ans avaient besoin des conseils d'un époux et elle désirait fort voir aboutir les négociations engagées par son

père avant de mourir. Celui-ci avait en effet été agréablement surpris lorsque sa fille lui avait avoué qu'elle gardait un tendre sentiment pour le beau garçon, compagnon de voyage de 1829, le prince Auguste de Leuchtenberg, et il avait consenti avec plaisir à une telle alliance. Ce fut un rayon de soleil pour Dona Amélia; la perspective de revoir ce frère aimé et de l'avoir près d'elle firent renaître dans son coeur, encore à l'âge où les illusions reviennent vite, l'espoir d'une vie nouvelle entre les enfants qu'elle aimait. Le jeune prince consort débarqua à Lisbonne le 25 janvier 1835, adopté immédiatement par le peuple portugais, heureux de voir sa jeune reine faire un mariage d'amour.

Mais le répit octroyé par le destin fut court. Le 20 mars déjà, le prince Auguste fut frappé par un mal inexplicable et, malgré le dévouement de son épouse et de sa soeur, il devait mourir quelques jours plus tard. Le peuple, ameuté, accusa un des ministres, dont la reine avait refusé d'épouser le fils, de l'avoir empoisonné.

Vaincue par le chagrin, la duchesse de Bragance se réfugia au palais des Janelas Verdes où, à l'écart du monde, elle se consacra à sa petite Maria-Amélia. Elle maintenait toujours une correspondance régulière avec les enfants de Dom Pedro, suivant de loin leur éducation, leur envoyant livres et petits travaux faits de ses mains. De son côté, la jeune reine de Portugal, absorbée par les soucis du pouvoir, laissait se refroidir petit à petit ses relations avec sa belle-mère; le coeur affectueux de Dona Amélia en souffrait, sans que rien ne transparût de l'amertume que certaines mesures lui apportaient. Elle apprit bientôt que la raison d'Etat agitait le problème d'un nouveau mariage de la souveraine. Le 9 avril 1836, Dona Maria II épousait le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, Ferdinand, cousin de Victoria, future reine d'Angleterre. La duchesse de Bragance ne participa pas aux cérémonies nuptiales, se bornant, dans la solitude de sa silencieuse demeure, à prier pour le bonheur de la fille de son époux bien-aimé.

Les années passèrent, au cours desquelles elle s'occupa de faire reconnaître ses droits d'ex-impératrice du Brésil. La demande en avait été faite encore du vivant de Dom Pedro mais le cas n'avait jamais reçu de solution et, afin de préserver l'avenir de sa fille, elle se devait de réclamer le douaire auquel elle avait droit. Ce fut seulement en 1838 qu'elle fut reconnue impératrice-veuve et Maria-Amélia princesse brésilienne. Au Portugal, tout n'allait pas pour le mieux. Un mouvement séditionnaire ayant obligé toute la cour à se réfugier pour un temps à Belém, elle revit la reine et nota à cette occasion le changement qui s'opérait en elle, faisant de la jeune fille rose et blanche, une femme bouffie, dont le tempérament énergique dénotait un caractère plus viril que féminin.

Souffrant de la solitude et désireuse de se retrouver parmi les siens, la duchesse de Bragance caressait depuis longtemps le projet d'un voyage en Bavière. En 1838, elle réussit à le mettre à exécution et ce lui fut une grande joie de revoir les sites de son enfance et d'embrasser sa mère et sa famille. Privée d'affection, elle se sentit renaître dans l'atmosphère affectueuse qui l'ac-

cueillit et la petite Maria-Amélia, gracieuse et douce comme sa mère, devint vite l'enchantement de la cour de Bavière. Dona Amélia fit venir auprès d'elle l'une des filles que Dom Pedro avait eues de la marquise de Santos, la jeune Isabel-Maria, qui était depuis 1830 interne au Sacré-Coeur de Paris. Tutrice dévouée, elle lui témoignait tant d'affection que la fine et aristocratique princesse, semble-t-il, la croyait sa mère et que personne ne se doutait de l'irrégularité de sa naissance. L'immense amour qui avait uni Dona Amélia à Dom Pedro augmentait encore la tendresse qu'elle vouait à tous les enfants de son mari, sans exception. Isabel-Maria, déjà une jeune fille, devait faire son entrée dans le monde et la duchesse de Bragance désirait la laisser à la cour de Bavière où sa mère pourrait, mieux qu'elle, lui faire mener la vie qui lui permettrait de se marier selon son rang.

Dona Amélia vécut une année avec sa famille et ce fut à regret qu'elle rentra à Lisbonne où elle reprit sa vie retirée. A cette époque, elle reçut la nouvelle de la majorité de Dom Pedro II; elle avait souvent désiré revoir le Brésil mais elle dut se contenter de demander avec ferveur à Dieu que le règne du petit prince qu'elle avait laissé endormi au soir de l'abdication "soit long et heureux". Souhaitant d'autre part remplir au mieux son rôle de tutrice, elle demanda que lui fut envoyée la seconde fille de Dom Pedro et de la marquise de Santos qui, comme la première, lui avait été confiée et qu'elle désirait voir éduquée selon les volontés de son époux. La marquise refusa courtoisement de se séparer pour le moment de sa fille, enfant faible et malade. Plus tard, la duchesse de Bragance devait réitérer sa demande, sans succès, et elle dut se résigner à voir grandir, loin de l'appui qu'elle avait pu apporter à sa soeur, cette enfant qui devait, jeune femme, mener une vie mondaine tumultueuse et peu édifiante.

Dans le palais des Janelas Verdes, où résonnaient maintenant les rires cristallins de la blonde petite Maria-Amélia, les vingt-huit ans de la duchesse de Bragance se plaisaient à se faire appeler "grand'mère" par les petits-enfants de Dom Pedro. Bien que ses relations avec Dona Maria II continuassent à être de simple courtoisie, elle ne se lassait pas dans ses lettres de donner affectueusement de ses nouvelles, excusant le peu de gentillesse de sa belle-fille par le poids de sa tâche de souveraine. Bien qu'en désaccord souvent absolu avec certains des actes de Maria da Glória, elle ne la critiqua jamais et ne tenta nullement de l'influencer, la sachant consciente de ses devoirs et hostile aux conseils. Elle ne s'immisça jamais dans les affaires de l'Etat, se bornant à atténuer autant qu'elle le pouvait les conséquences de certaines attitudes de la souveraine.

En 1843, elle eut la joie de voir la jeune Isabel-Maria, dotée par son demi-frère l'empereur du Brésil, épouser le comte de Treuberg, qui devait la rendre très heureuse. En septembre de la même année, ce fut Dom Pedro II qui unit son destin à celui de la princesse Thérèse Christine de Bourbon, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles. Une autre fille de D. Pedro, la princesse Francisca, se maria à la même époque avec le prince de Joinville. La

dernière des soeurs, la princesse Januária, devait épouser le comte d'Aquila, frère de la nouvelle impératrice brésilienne.

La duchesse de Bragance se réjouissait de loin du bonheur de tous ses beaux-enfants, attendant la venue de petits-enfants. En 1844 naquit la première fille d'Isabel-Maria, baptisée Maria-Amélia en hommage à sa "bonne maman" par la comtesse de Treuberg. En 1845, ce fut la naissance d'un prince héritier à la cour du Brésil, Afonso, qui devait mourir deux ans plus tard, justifiant une fois de plus la "malédiction des Bragance" qui frappait tous les premiers-nés de la famille depuis le jour où D. João IV de Portugal avait levé la main sur un moine. Un nouveau petit prince vint au monde en 1848, Pedro, dont Dona Amélia fut la marraine; il devait malheureusement mourir aussi à l'âge de deux ans. Quant à Dona Maria II, malgré un règne toujours politiquement agité, le bonheur régnait à son foyer où l'entourait un mari affectueux et de nombreux enfants.

Maria-Amélia devenait une très belle jeune fille, et pour parfaire son éducation, sa mère l'emmena en Bavière où elle fit des études très poussées pour l'époque. Ayant hérité de la beauté et de la grâce de Dona Amélia, svelte et gracieuse, les yeux d'un bleu profond, le port fier mais la démarche légère et élégante, elle fut surnommée la "princesse-fleur" et devait laisser un souvenir inoubliable aux cours d'Angleterre, de Russie, de Saxe et de Suède où elle fit des séjours en compagnie de la duchesse de Bragance.

Quand, à la fin de 1850, se rouvrit le palais des Janelas Verdes, la jeunesse de la princesse emplit de vie la grande demeure. Et Dona Amélia, malgré son chagrin à la pensée de se séparer de sa fille, s'obligea à songer à son mariage. Elle avait déjà repoussé plusieurs prétendants mais il lui fallait prendre une décision. Après des négociations avec diverses familles régnantes d'Europe, elle fixa finalement son choix sur le frère de François-Joseph, empereur d'Autriche, l'archiduc Ferdinand Joseph Maximilien, qui devait plus tard devenir empereur du Mexique et finir fusillé.

Le mariage était fixé quand la fatalité, une fois de plus, intervint. Dona Amélia, au désespoir, commença à percevoir chez sa fille les premiers signes de la maladie qui avait emporté Dom Pedro. Avec une mortelle angoisse, elle vit la terrible ressemblance s'accroître chaque jour entre les deux êtres à qui elle avait consacré sa vie. Les mêmes symptômes se manifestaient, il ne pouvait y avoir de doute, la même maladie, la phtisie, minait l'organisme de la douce princesse. La malheureuse mère recommença, comme dix-huit ans plus tôt, la douloureuse recherche d'un climat plus doux. Les médecins, en dernier recours, conseillèrent un séjour dans l'île de Madère et elles arrivèrent en août 1852 à Funchal où elles furent reçues affectueusement par toute la population de l'île.

Madère constituait un spectacle tout nouveau pour Maria-Amélia. Les coutumes pittoresques, les paysages merveilleux au milieu d'une nature de rêve, l'enchantèrent et il sembla quelque temps que l'air si léger de l'île allait faire un miracle. Mais l'espoir fut de courte durée. Le 4 février 1853, les cloches de Funchal annoncèrent la mort de la jolie princesse-fleur.

Dona Amélia resta longtemps effondrée. Son beau courage vacillait devant ce nouveau coup. Elle ne pouvait se convaincre que son unique bonheur, sa dernière espérance, avait disparu et elle versa les larmes les plus amères de sa vie. Dans un profond abattement, caché derrière une apparente sérénité, elle s'occupa de satisfaire le dernier désir de Maria-Amélia qui avait demandé que son corps soit déposé au côté de son père, dans le cimetière royal de Lisbonne. Mais avant de quitter Madère, la malheureuse mère trouva encore la force de fonder un hôpital en mémoire de sa fille, destiné à recevoir les jeunes gens atteints par le mal qui lui avait enlevé les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde.

De retour à Lisbonne, elle s'enferma dans le palais des Janelas Verdes, entourée de quelques amis fidèles. Peu à peu oubliée de la cour, discrètement recluse dans le grand palais plein de souvenirs, à 41 ans, elle se réfugia dans la pratique de la plus grande austérité et de la plus chrétienne charité. En octobre 1853, la mort de la reine de Portugal vint rompre la monotonie de sa vie. Maria da Glória avait été une excellente mère, son douzième enfant lui coûtait la vie, et Dona Amélia, se souvenant des jours heureux qu'elles avaient passés ensemble, de la tendre amitié qui les avaient unies, l'accompagna jusqu'à ses derniers instants.

En septembre 1855, ayant atteint sa majorité, le fils aîné de Dona Maria II accéda au trône. Bien que très jeune, Dom Pedro V, le nouveau roi, était un modèle de sentiments nobles, d'intelligence claire et de culture solide. Aimé de son peuple, il estimait beaucoup celle qu'il appelait sa grand'mère et lui rendait fréquemment visite, apportant ainsi un peu de douceur dans sa vie mélancolique.

Peu de temps après le couronnement éclatèrent deux graves épidémies de choléra et de fièvre jaune. La duchesse de Bragance fit preuve à cette occasion d'un courage extraordinaire et se dévoua de toutes ses forces aux malades, aidée par les soeurs de charité, risquant journallement sa vie. Entraîné par son exemple, le roi se montra si charitable, visitant les hôpitaux et réconfortant les malades, qu'il mérita pleinement le titre de "Prince bien-aimé" que lui donna le peuple.

Le 29 avril 1858, Dom Pedro V épousa la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen. La nouvelle reine sympathisa immédiatement avec la grand'mère de son époux et elle l'entoura de toute son affection. Le coeur de Dona Amélia, privé de tendresse, fut conquis par la jeune souveraine. Mais le destin frappa de nouveau. La mort prématurée de Stéphanie vint lui apporter un nouveau chagrin. Et ce n'était pas fini. Dom Pedro V, très attaché à son épouse, ne lui survécut que peu de temps. En 1861, au cours d'un déplacement, il fut frappé par un mal étrange et mourut subitement. Le Portugal perdait un roi sage, intelligent et bon, qui promettait un gouvernement prospère et heureux. Dona Amélia perdait une affection qui aurait pu adoucir la vieillesse qui s'annonçait.

Son successeur fut, faute de descendants, son frère Dom Luis qui épousa en 1862 Maria Pia de Savoie, fille de Victor-Emmanuel I. Bien que sympathiques, les nouveaux souverains n'apportèrent pas à

la duchesse de Bragance la même amitié que Pedro V et Stéphanie et elle reprit sa vie de recluse dans son palais "où régnait une telle austérité, une telle atmosphère de piété, qu'il paraissait plus un cloître qu'une demeure royale". En octobre 1864, le mariage de la fille aînée de Dom Pedro II lui apporta la joie de recevoir à Lisbonne le jeune couple en voyage de noces. Curieuse coïncidence, la princesse héritière brésilienne Isabel avait épousé Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils aîné de ce duc de Nemours auquel Dom Pedro avait refusé la main de Maria da Glória.

Toujours occupée de charité, administrant avec beaucoup de soins l'hôpital Maria-Amélia de Madère ainsi que toutes les autres oeuvres dont elle soutenait les efforts, Dona Amélia correspondait toujours activement avec les enfants et petits-enfants de son époux. La comtesse de Treuberg réussit pourtant à la faire sortir de sa solitude en l'invitant à passer quelque temps auprès d'elle. Là, entourée d'enfants dont l'aînée, sa filleule, ressemblait à sa jolie et inoubliable Maria-Amélia, elle passa des jours heureux au milieu de l'affection de tous.

Revenue au palais des Janelas Verdes, l'âge venant, la duchesse de Bragance s'y sentit encore plus isolée qu'auparavant, mais c'était là sa demeure, c'était là qu'elle voulait finir ses jours. Une sérieuse lésion cardiaque l'obligea bientôt à ne plus quitter ses appartements. Elle ne descendit plus que rarement dans les grands salons qui lui rappelaient tant de souvenirs. Au milieu des livres, dans lesquels elle trouvait toujours des amis disposés à donner sans rien recevoir, elle vécut dès lors complètement retirée du monde, partageant ses journées entre sa correspondance et de petits travaux d'aiguille.

En 1871, une nouvelle vint encore lui apporter un peu de joie: Dom Pedro II, venant en Europe, s'arrêterait à Lisbonne pour la voir. Elle se prépara pour cette visite avec une coquetterie dont elle n'avait plus fait preuve depuis longtemps. Elle choisit elle-même la robe qu'elle voulait porter à cette occasion et apporta beaucoup de soin à sa toilette. Se regardant dans un miroir, elle vit s'y refléchir une figure pâle et marquée, moins par l'âge que par les chagrins dont avait été remplie son existence. Son émotion était grande à l'idée de revoir le petit prince blond d'il y avait quarante ans, devenu un monarque respecté dans le monde entier. Elle le reconnut difficilement dans cet homme précocement vieilli, à la vaste barbe et aux cheveux blancs, que ses sujets appelaient "le roi philosophe".

Ce fut le dernier événement heureux de sa vie. Une semaine durant, elle ne se lassa pas d'entendre parler du Brésil et de revivre tous ses chers souvenirs. Mais lorsque les souverains brésiliens, en mars 1872, repassèrent par Lisbonne, elle était bien changée, gravement malade. S'affaiblissant lentement, elle devait cependant vivre encore presque une année. L'intérêt public s'était complètement détourné d'elle et seuls les pauvres qu'elle secourait s'inquiétaient de sa santé. Entourée d'une demi-douzaine d'amis fidèles, elle s'éteignit doucement le 26 janvier 1873, à 61 ans.

A la fin de sa vie, elle était devenue un contraste absolu avec la gracieuse et douce petite princesse qui, en 1829, arriva au Brésil. Le temps, à force de chagrin et d'amertume, avait transformé la jeune beauté, qui avait fixé à jamais le coeur volage et indiscipliné du premier empereur brésilien, en une matrone vieillie, d'apparence dure et peu accueillante. La somme de souffrance qui lui avait été impartie par le destin fut immense. Et il n'est pas étonnant que ses traits se soient durcis et que ses yeux, jadis si clairs et si doux, se soient ternis après quarante années de larmes. Ses vêtements étaient devenus d'une extrême simplicité, ses merveilleux bijoux ne sortaient plus de leurs écrins. Mais jusqu'à la fin, malgré tout, elle fut soutenue par une vaillance et une vitalité si fortes que rien dans le palais ne se faisait sans son contrôle.

Après sa mort, on put constater combien elle avait été bienfaisante et à quel point sa protection généreuse et discrète s'était étendue à un grand nombre de personnes et d'institutions. Son héritière universelle était la reine-veuve de Suède, la dernière soeur qui lui restait. Dans son testament, elle n'oublia personne. Trente établissements de charité au Portugal et d'autres en dehors du pays furent l'objet de sa générosité, ainsi que tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu un droit quelconque à sa reconnaissance, qu'ils fussent de haut lignage ou de simples domestiques.

Elle avait demandé que ses funérailles soient aussi simples que possible, sans embaumement, sans chambre ardente, sans oraison funèbre. Elle ne voulait pas, morte, recevoir des hommages qu'elle n'avait pas reçus vivante. Peu d'amis mais un grand concours de peuple accompagnèrent ses restes mortels qui furent déposés aux côtés de son époux et de sa fille.

Figure peu connue et oubliée, la petite-fille de Joséphine de Beauharnais resta toute sa vie fidèle à la devise que son impérial époux avait gravée sur l'Ordre de la Rose qu'il lui avait dédié: Amour et Fidélité. Il fut tellement grand, cet amour voué au prince auquel son destin s'était uni, qu'il lui permit d'entourer tous ses enfants, même illégitimes, de la plus grande tendresse. Elle fut si profonde, la fidélité à la mémoire de l'inoubliable absent que, veuve à 22 ans, éblouissante de jeunesse et de beauté, jamais elle ne pensa à de nouvelles noces.

Promise par sa naissance et son mariage à une vie toute de splendeur et de gloire, dépouillée peu à peu de toutes les amours terrestres, elle choisit de vivre de longues années dans le recueillement d'un foyer désert et silencieux, préférant aux vanités du monde le souvenir des ombres chères qui avaient suffi à combler sa vie de femme.

Bibliographie :

- Lygia Lemos Torres - Imperatriz Dona Amélia, Ed. Elvino Poci, São Paulo 1947.
 Pedro Calmon - O rei cavaleiro (Vida de D. Pedro I). Companhia Editora Nacional, São Paulo 1943.
 Pedro Calmon - O rei filósofo (Vida de D. Pedro II). Companhia Editora Nacional, São Paulo 1938.

- Jean-Baptiste Debret - Viagem Pitoresca e Histórica ao Brasil. Livraria Martins, São Paulo 1940.
 Heitor Lyra - Historia de D.Pedro II. Cia. Editora Nacional, São Paulo 1939.
 Carlos Maul - A Marquessa de Santos. Livraria Ed. Valverde, Rio de Janeiro 1938.
 J.P.Oliveira Martins - Historia de Portugal. Livraria Pereira, Lisboa 1894.
 Carlos de Passos - D.Pedro IV e D.Miguel I. Livraria Simões Lopes, Porto 1936.

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

Mme Régina WINEZA: Mon séjour chez les Peaux-Rouges du Canada (Montagnes Rocheuses).

14 décembre 1957.

Le Canada compte près de 15 millions d'habitants mais il n'y a plus que 130.000 Indiens dits "peaux-rouges", éparpillés à travers tout le pays, enfermés dans des réserves. Nomade avant tout, l'Indien peau-rouge vit l'hiver dans des habitations de bois mais, dès les premiers beaux jours, il monte sa tente, ou "tii-pii", et reprend sa vie de plein air.

Mme Wineza s'est rendue dans les Montagnes Rocheuses canadiennes, où la réserve d'Indiens Stoney est encore à l'abri des infiltrations blanches et peut être considérée comme le refuge d'une race très pure. Elle eut la chance d'être autorisée par le chef de la tribu à vivre pendant plusieurs mois parmi ces hommes intelligents et fins, adroits, aux longues nattes retombant de chaque côté du visage, aux corps minces et musclés, au nez aquilin et à la peau bronzée, dont les traits demeurent toujours impassibles (ils ne détournent jamais les premiers leur regard). Le mariage "officiel" n'existe pas chez eux mais les enfants vont à l'école de la réserve où ils sont logés, nourris, habillés, instruits pendant neuf ans, de 7 à 16 ans. Les parents, très pauvres, sont ainsi déchargés d'un grand souci et, par reconnaissance, vont à l'église tous les dimanches. Mais en réalité, ils restent fortement attachés aux croyances de leurs ancêtres.

Tous les étés, ils célèbrent une fête religieuse, la Danse du Soleil, à laquelle assistent des tribus venues parfois de très loin. Les tentes sont montées dans une vallée cachée dans la montagne et un temple de branchages est construit, sans toit, avec au centre un arbre sacré auquel sont attachés rubans et étoffes multicolores, chaque couleur ayant une signification et représentant une prière. Pendant 48 heures, sans manger ni dormir, les danseurs imitent le comportement d'un jeune aigle. Mme Wineza a également pu assister à une autre fête, celle du rodéo, qui dure plusieurs jours et au cours de laquelle des prix sont distribués aux plus adroits cavaliers. Elle attire des milliers de visiteurs et les Peaux-Rouges, sortant les vêtements de leurs aïeux - coiffes de plumes d'aigle, costumes et mocassins de peau d'élan brodée - redeviennent à cette